

SERGE BOUCHARD

Récits de Mathieu Mestokosho chasseur innu

Préface de Gérard Bouchard



BORÉAL
Extrait de la publication

Les Éditions du Boréal
4447, rue Saint-Denis
Montréal (Québec) H2J 2L2
www.editionsboreal.qc.ca

Récits de
Mathieu Mestokosho,
chasseur innu

Serge Bouchard

Récits de
Mathieu Mestokosho,
chasseur innu

préface de Gérard Bouchard

Boréal

Les Éditions du Boréal remercient le Conseil des Arts du Canada ainsi que le ministère du Patrimoine canadien et la SODEC pour leur soutien financier.

Les Éditions du Boréal bénéficient également du Programme de crédit d'impôt pour l'édition de livres du gouvernement du Québec.

Couverture : Christophe Fontaine, 2004

© 2004 Les Éditions du Boréal
Dépôt légal : 4^e trimestre 2004
Bibliothèque nationale du Québec

Diffusion au Canada : Dimedia
Diffusion et distribution en Europe : Les Éditions du Seuil

Données de catalogage avant publication (Canada)

Mestokosho, Mathieu

Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu

2^e éd.

Publ. antérieurement sous le titre : Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan. Québec : Ministère des affaires culturelles, 1977.

Publ. à l'origine dans la coll. : Civilisation du Québec : série cultures amérindiennes.

ISBN 2-7646-0322-3

1. Mestokosho, Mathieu. 2. Chasse – Québec (Province). 3. Montagnais (Indiens). 4. Histoires de chasse. I. Bouchard, Serge, 1947- . II. Titre. III. Titre : Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan.

E99.M87M47 2004 971.4'11004'9732 C2004-941493-3

*À Georges Mestokosho,
mon frère vrai*

Préface

C'est le plus heureux des hasards qui, voici une dizaine d'années, m'a fait découvrir chez un bouquiniste l'édition originale du récit autobiographique de Mathieu Mestokosho, chasseur innu de la Côte-Nord¹. En 1971, Serge Bouchard était un étudiant en anthropologie qui passait l'été dans la Réserve où il effectuait un stage de recherche. Un séjour précédent à Mingan lui avait déjà fait connaître ce vieillard qui ne pouvait plus fréquenter les territoires de chasse depuis quelques années mais qui n'avait pas cessé d'en parler d'abondance. L'étudiant, qui ne maîtrisait même pas sa langue, a tout de même eu l'idée d'enregistrer longuement les propos de cet étrange personnage, puis de faire traduire et éditer son

1. *Chroniques de chasse d'un Montagnais de Mingan* (écrites et éditées par Serge Bouchard), Québec, ministère des Affaires culturelles, 1977.

témoignage. Je crois que cette initiative lui donne droit à notre profonde reconnaissance. J'aimerais dire pourquoi.

Depuis la rencontre initiale entre Européens et Autochtones dans la vallée du Saint-Laurent au début du XVII^e siècle, une méprise — pour employer un très gros euphémisme — s'est installée qui a donné naissance au stéréotype affligeant de l'Indien barbare, voué à l'errance, rebelle à la civilisation et peut-être même plus proche de la bête que de l'humain. Avec les années, une tradition intellectuelle peu bienveillante a pris forme parmi la classe cultivée, dont nous apercevons des manifestations encore aujourd'hui dans l'ensemble de la population. Jusqu'à une époque récente, cette tradition a conduit les élites canadiennes-françaises à exclure les Autochtones de la nation et à les maintenir à distance à la fois physiquement et symboliquement. Lorsque ces élites ont cherché à refonder et à nourrir leur nationalité après l'échec des Rébellions de 1837-1838, elles n'ont pas songé à se tourner vers le passé et l'imaginaire des Indigènes. Plus tard, elles se sont montrées le plus souvent réfractaires à invoquer quelque métissage avec leur culture : un tel rapprochement, qui s'est pourtant avéré fécond dans d'autres collectivités neuves, a donc été inopérant ici ; aux yeux des élites, la nationalité s'en serait trouvée affaiblie, contaminée, plutôt que fortifiée.

Parmi les conséquences qui en ont découlé, il faut insister sur le refus quasi généralisé — au moins jusqu'au milieu du xx^e siècle — d'intégrer les réalités autochtones au matériau de la création littéraire. Je ne parle pas ici d'évocations fugaces dans quelques pages d'un roman, dans quelques lignes d'un poème, ou de l'insertion d'un personnage secondaire dans une intrigue. Il ne s'agit pas non plus d'une colonisation

de la culture autochtone, comme l'ont souvent fait les nations et cultures des Amériques par le biais d'une mythologie indigéniste qui s'appropriait ou pillait littéralement la tradition des Indiens tout en les marginalisant socialement. Je parle plutôt d'une immersion profonde dans l'univers indigène, dans son espace, sa vie sociale, son esprit ; je parle de ce type d'immersion qui permet de capter une sensibilité, un art de vivre, une vision du monde, de la capacité d'appréhender l'existence par le regard de l'Autre que seule rend possible une forme de communion et donc d'adhésion — ou, pour mieux le dire : un sentiment de fraternité. La culture canadienne-française s'est ainsi appauvrie, amputée, en tournant le dos à l'altérité qui se déployait à sa porte. Le même état d'esprit a considérablement restreint notre aire d'observation de la vie indigène, si bien qu'aujourd'hui nous connaissons mal les récits, la parole de ces « immourables » (comme certains les appelaient jadis au Saguenay), sauf pour les années récentes.

Dans l'histoire du Québec francophone, la plupart des lettrés se sont tellement préoccupés des vieilles patries d'outre-Atlantique qu'ils ont longtemps dédaigné ces autres patries plus anciennes encore, que pourtant ils côtoyaient. À l'image des conquérants européens qui ont traité les espaces des Amériques comme s'ils étaient vides, ils ont fondé leur mémoire comme si elle était vierge, en refoulant le passé de l'Indigène qui, du coup, devenait « l'étranger venu d'ici », selon la belle expression de l'anthropologue Rémi Savard.

Tout cela, à mes yeux, met en relief la valeur exceptionnelle du témoignage de Mestokosho, en même temps que le mérite de Serge Bouchard. Les émotions que m'avait procurées il y a dix ans la première lecture de ce texte (dont j'ai essayé

d'imprégner quelques chapitres de mon roman Mistouk, en lui empruntant même quelques épisodes) sont demeurées intactes, comme j'ai pu le vérifier à la relecture que j'en ai faite récemment. Ces émotions, elles tiennent d'abord à la poésie des grands espaces de neige, aussi doux que violents, aussi limpides que mystérieux ; non pas ces espaces que nous nous sommes plu à rêver sans guère les connaître (et en reprenant souvent le discours de l'Européen), mais ceux que Mestokosho et les siens ont pratiqués pendant des millénaires et que ce survivant, tout proche de la mort, raconte dans ses mots. L'émotion jaillit aussi des gestes les plus simples, ceux de la vie quotidienne arbitrée par le rapport à la nature — c'est-à-dire aux esprits qui sont partout et qui veillent, qui protègent ou punissent selon leurs humeurs du moment. Enfin, c'est un grand émoi qui s'empare du lecteur confronté à la tragédie qui guette constamment, à la famine qui menace, à la présence discrète de la mort. Mais une mort apprivoisée, qui fait partie de la culture et de la mémoire, et que le vieil homme évoque sur un ton respectueux, certes, mais étrangement familier, pacifié, à travers des épisodes dont il ne paraît pas mesurer la gravité et la beauté.

Le récit que voici, dans son dépouillement, dans sa simplicité, livré avec la plus grande économie de mots et de moyens, offre l'occasion d'une véritable plongée au cœur de cette vie ancienne, qu'il permet d'imaginer telle qu'elle a pu être avant l'arrivée des civilisateurs. Pour le reste, on en conviendra, c'était bien la moindre des choses que la technologie du Blanc, par le truchement du magnétophone, fasse renaître au moins dans la parole ce monde qu'elle a tant contribué à défaire.

Gérard Bouchard

Avant-propos

La petite incantation ordinaire

Le souvenir que j'en garde est celui d'une voix. Mathieu disait la chanson de sa vie, en retrait, dans la pénombre d'un recoin de la pièce principale de la maison, près du poêle, dans sa berçante. Il disait, récitait, racontait, tel un bruit de fond auquel personne ne prêtait vraiment attention mais que chacun entendait en sachant de quoi il s'agissait, la musique sourde et profonde d'une voix qui voyage.

Mathieu était déjà très vieux en 1970, il avait plus de 80 ans, disait-on, sans trop savoir précisément. C'est parce que le missionnaire l'avait baptisé plusieurs années après sa naissance. Son âge alors fut établi dans l'à-peu-près d'un autre monde où chiffrer n'était pas le premier sujet des hommes. Il est né vers 1885, dans l'arrière-pays de Piastie-Baie ; Mathieu n'en dit pas plus.

La grande vieillesse, comme la jeunesse, nous écarte du

temps, ce sont des terrains protégés où le temps suspend bel et bien son vol, ces temps bénis qui s'écoulent à la poésie et à la rêverie. Mathieu parlait, parlait, parlait, au petit pas du marmonnage, au son réglé de l'incantation, à la manière d'une interminable prière, au souffle d'un très long poème.

Ses fils revenaient de la chasse aux outardes et aux canards noirs, loin dans les îles de la Minganie. Ils revenaient à Mingan, Ekouanishit, réserve indienne, vieux poste de traite des fourrures, nouveau village permanent, sur le bord de la mer. Ils étaient beaux, Georges et Moïse, mus par un étrange élan de liberté, enveloppés des odeurs de fumée, d'océan, d'épinettes et de brumes. Ils étaient beaux tout simplement, de corps et de visage, comme leur sœur Desneiges, qui avait marié un Moenen, autre lignée d'excellents chasseurs, beaux et belles comme la plupart des Mestokosho, Abraham le plus vieux et Pierre le plus jeune, beaux comme leur mère, Marie-Madeleine, femme de Mathieu, beaucoup plus jeune que lui.

Abraham, Mathieu, Marie-Madeleine, Moïse, il faut voir combien les oblats catholiques avaient évangélisé, littéralement, le monde innu.

Mathieu allait à la messe tous les dimanches. La semaine, on le voyait parfois sortir, il tournaillait autour de la maison, touchant ceci, prenant cela, toutes des choses et tous des gestes inutiles qui évoquaient la longue cérémonie de sa vie. Soulever une bûche de bois, ramasser des branches, déplacer un objet d'un endroit à un autre, pour rien, pour rien. Il dodelinait plus qu'il ne marchait, comme une quille qui va tomber, il semblait vaciller constamment à cause de ses jambes devenues tellement arquées avec le temps, les portages, les charges et les marches.

Mes fils sont des chasseurs d'oiseaux, ils ont un pacte avec l'outarde, disait-il fièrement. Chaque Indien a son animal, il y en a pour qui c'est l'ours, d'autres le canard, moi, toute ma vie, ce fut le caribou. Le caribou et moi, on s'entendait bien. Mon fils Georges et mon fils Moïse, ils ont l'outarde dans la tête.

Moi, jeune anthropologue, jeune homme du même âge que Georges, j'écoutais. J'avais tout à apprendre, je faisais mes premiers pas sur le terrain. J'observais, j'admirais, naïf jusqu'à l'âme. Je m'installais au portail d'un espace mental très différent du mien, moi l'urbain, le Montréalais, le Canadien français. Mais le mystère est grand : j'étais attiré comme un poisson par le courant de la rivière. J'avais tout à apprendre, mais c'était comme si je savais déjà. Ce monde m'était familier, comme si j'avais une partie de cet univers en moi.

— *Georges, pourquoi n'écoutes-tu pas ton père quand il parle ?*

— *Tous les vieux marmonnent ces histoires depuis toujours. Mon père se raconte à lui-même. Mais il sait que nous l'entendons, comme dans la tente...*

— *Que dit-il ?*

— *Il raconte sa vie, la vie des Anciens, il raconte des choses, des légendes, c'est toujours le même disque...*

— *Nous devrions l'enregistrer...*

— *Oui, ce serait une bonne idée... et mon père serait content...*

Un magnétophone, la voix. Chose simple et entendue. Je pénétrais sur le continent Vocalité, comme disait Paul Zumthor. Je voulais apprendre la langue, l'histoire et les visions du monde. Mais j'apprenais simplement à vivre. Je

n'apprenais pas vraiment l'innu, j'apprenais plutôt à parler et à ouïr. J'apprenais le spectacle de la vie, l'art de la représenter, de la dire, de l'amancher, de la créer. J'apprenais, j'imaginais, la poésie.

Nous étions à la table de la cuisine, buvant une bière et fumant des cigarettes. Moïse rentrait des outardes, plusieurs outardes, en faisant des farces. Il se moquait affectueusement du gibier, lui souhaitant la bienvenue dans la maison des chasseurs et raillant les oiseaux pour s'être fait prendre. Georges n'avait pas enlevé ses bottes, il était radieux et satisfait, me montrant des photos de son chien Gaston, le petit chien de chasse si intelligent que personne n'en avait jamais connu comme lui.

— Je l'aimais bien, ce chien. Tu sais, les chiens, ils pensent. Lui, Gaston, c'était un rapide, dans sa tête. Mais il est mort, tué par d'autres chiens. Trop fier, ça l'aura tué, cette fierté.

Marie-Madeleine s'approche de nous. Elle a quelque chose à me demander. Elle s'adresse bien sûr à son fils, par gêne et par nécessité, afin qu'il traduise ses questions. Mais je comprends un peu ce que la vieille femme demande.

— Il y a combien de bandits à Montréal ? Comment peut-on dormir la nuit dans un endroit où il y a des bandits ? Combien d'églises à Montréal ? Combien de missionnaires ?

Et Mathieu, dans le coin, parle des mouches et des géants, des pierres qui marchent et des ours qui dorment, de gros lièvres et de grands lacs, il parle d'argent et de graisse, de renards et de martres, de son frère Damien, des femmes et des enfants.

Les Innus du Grand Labrador

Mathieu Mestokosho ne parlait que la langue innue. Il baragouinait le français, dans le langage utile du commerce des fourrures. Il baragouinait l'anglais aussi, pour avoir bien connu les comptoirs de la Hudson's Bay Company, du côté de l'Atlantique, au Labrador. Mais sa langue, sa seule, c'était l'innu, qu'il parlait avec la compétence des poètes et des conteurs, avec le génie créateur des gens de l'oralité. En 1975, alors que je travaillais avec Georges à la traduction de ses histoires, ce dernier me confia que son père parlait admirablement la langue des Anciens et que cette langue était belle comme une musique venue des profondeurs du temps et de l'espace.

Les Innus sont ces gens que les anciens Français identifièrent comme des Montagnais un peu partout au nord-est de Québec, du lac Saint-Jean jusqu'au Labrador. Le pays des Innus couvre l'ensemble des bassins hydrographiques qui vont vers l'Atlantique Nord et le golfe du Saint Laurent, au nord-est de Québec. C'est un peuple qui parle une langue algonquienne, très voisine de celle des Cris-Eeyous qui, eux, occupent les vastes territoires sur le versant de la baie James. À la tête des eaux de chacun des bassins hydrographiques, celui de l'Atlantique et celui de la baie James, les deux peuples se rencontraient, échangeaient, collaboraient et partageaient un univers culturel commun. Par goût du voyage, par curiosité ou autrement, il était fréquent que des individus séjournent de l'autre côté de la ligne de partage des eaux, parmi les voisins.

Ce fut le génie de ce peuple nomade que de cultiver les qualités de la mobilité et de la flexibilité dans son adaptation

à un milieu naturel extrêmement exigeant. Mais ces qualités de souplesse et de créativité échappèrent entièrement aux observateurs étrangers, et cela pendant des siècles.

Le Labrador, dans son acception large et la plus ancienne, c'est-à-dire la péninsule qui s'avance dans l'Atlantique à partir d'une ligne imaginée entre Tadoussac et le lac Saint-Jean, est une vaste taïga, paysage subarctique d'une grande monotonie, d'une beauté profonde, trop profonde pour capter l'attention des passants. À commencer par Jacques Cartier, premier parmi les passants, bien sûr, dont les premières observations des côtes labradoriennes, au passage de Belle-Isle et plus haut encore, vers Natashquan, donneront le ton à la perception ultérieure. Voilà certainement la terre que Dieu donna à Caïn pour le punir, dit-il. Comme si le paradis terrestre de Christophe Colomb, sous le soleil des Caraïbes, avait son revers infernal au Nord, dans les brumes des mers froides. Abel là-bas, Caïn ici.

Voilà le pays des chicots, des épinettes noires percluses et obstinées, le pays des horizons rabougris, pays noir, pays gris, blanc et gelé une grande partie de l'année. On devine à partir des côtes un hinterland infini, un désert inhumain, la grande forêt boréale qui n'a ni début ni fin. Où l'on verra qu'un tel paysage qui commence à Blanc-Sablon s'en va sans changement jusqu'aux confins de l'Alaska, puis se lie à toute la grandeur de l'impensable Sibérie. Cartier frôlait là une des plus vastes forêts de la planète, une des plus anciennes aussi, des conifères familiarisés avec les grandes périodes glaciaires, des fossiles vivants, denses, durs et petits, mais qui regardent de haut les chênes et les frênes pour le fait que, dans l'univers des arbres, les feuillus sont des nouveaux venus au monde.

Mais rien de cela n'effleura l'esprit de personne et, pendant des siècles, voire aujourd'hui encore, le subarctique nord-américain demeura à l'écart de l'histoire vive de la colonisation territoriale de l'Amérique par les Européens. En effet, Cartier n'y vit rien, ou rien que de la misère noire. Les habitants qu'il entrevit, Innus des temps anciens, ne pouvaient être que des humains punis, des vies perdues au seuil de l'enfer, à l'orée de tous les dénuements.

Vieille idée, donc, que celle de l'insignifiance du Moyen-Nord. Une idée tenace, un préjugé qui connotera tous les rapports et commentaires subséquents, traversant les époques. D'une manière ou d'une autre, l'observateur, le passionné d'aujourd'hui reste bouche bée devant la pauvreté des regards portés sur ces pays au fil des temps passés, le peu d'intérêt, l'ignorance entretenue, et quoi encore qui fit que les missionnaires, explorateurs, commerçants, de l'illustre Compagnie de la Baie d'Hudson jusqu'aux obstinés Oblats de Marie-Immaculée, ne comprirent pas ni ne décrivirent correctement les univers culturels dans lesquels vivaient les peuples amérindiens du subarctique, des Innus du Labrador aux Cris de la baie James, des Anishinabes du Nord aux Athapascans-Dènès du Nord-Ouest. Rares furent ceux qui présumèrent l'existence de cultures suffisamment intéressantes pour être bien apprises, transmises ou partagées. Nous avons seulement présumé l'errance, la désorganisation, la famine, la misère, l'improvisation, l'imprévoyance, et nous avons identifié des petites bandes sauvages, comme des bandes de nomades sans codes, sans loi, sans foi, sans règles, sans frontières.

Ce fut donc une constante, chez les observateurs étrangers,

que d'associer forêt à désert et nomadisme à misère. Les chroniqueurs ne parlent que de famine, de froid et de disette. Si bien que les récits de Mathieu Mestokosho ont quelque chose de révélateur et de surprenant. Le pays des Innus n'était pas les petits centres dispersés sur la côte, mais bien l'immense hinterland labradorien. Ce pays, ils l'occupaient en entier, en connaissaient les moindres parcelles, en cultivaient l'immense espace, comme le cultivateur ses terres, comme les pêcheurs la grande mer, comme les caravaniers leurs routes infinies. Le pays des Innus était aimé par les Innus, comme on aime sa terre maternelle, grande et mystérieuse, nourricière et insidieusement belle. Et surtout, ils occupaient cette immensité en suivant des règles, des codes, des manières éprouvées, des modèles systématiques. L'errance n'était pas si errante. Le vide était plein. Leur société était une vraie société. Voilà ce que la voix et les dires de Mathieu nous révèlent.

Le monde des Innus anciens

Dans le monde de Mathieu Mestokosho, l'autorité est au mérite, l'admiration est au constat, le sérieux à la performance. À l'instar de bien des hommes et de bien des femmes, Mathieu se veut exemplaire, et ses récits et histoires constituent une sorte de bible morale et pratique pour l'apprenti nomade dans la taïga. Être un grand chasseur dans un monde de chasseurs, cela est bien utile. Pour bien vivre, voilà ce qu'il convient de faire.

Ils seront punis, les paresseux, les chicaniers, les voleurs, les boudeurs, les brouillons, les acrimonieux, les rancuniers, les

Table des matières

PRÉFACE	9
AVANT-PROPOS	
La petite incantation ordinaire	13
PREMIÈRE PARTIE	
I • Souvenirs de jeunesse (1895)	31
II • Les grandes chasses au caribou <i>Les longs voyages de Mingan à North West River (1925)</i>	37
III • Un hiver dans la région de Winuakapau <i>Description des portages entre le lac Brûlé et la rivière Saint-Jean (1930)</i>	59
IV • L'abondance des caribous dans les environs du lac Atikonak <i>Rencontres avec les gens de Sept-Îles (1935)</i>	97

SECONDE PARTIE

- v • Réflexions sur la présumée paresse des Indiens
Préjugés sur la misère et l'ignorance 127
- vi • La vie quotidienne dans le bois
*Commentaires sur l'habileté et la persévérance
des hommes et des femmes* 143
- vii • À propos des Anciens, du travail d'autrefois
et de la tradition 171



MISE EN PAGES ET TYPOGRAPHIE:
LES ÉDITIONS DU BORÉAL

CE DEUXIÈME TIRAGE A ÉTÉ ACHEVÉ D'IMPRIMER EN FÉVRIER 2005
SUR LES PRESSES DE TRANSCONTINENTAL IMPRESSION
IMPRIMERIE GAGNÉ, À LOUISEVILLE (QUÉBEC).

SERGE BOUCHARD

Récits de Mathieu Mestokosho, chasseur innu

En 1970, jeune anthropologue, Serge Bouchard recueillait les propos de Mathieu Mestokosho, chasseur montagnais de la Minganie. Grâce à la parole de Mathieu, c'est tout un monde qui revit, celui des enfants de la Terre de Caïn que les colons européens avaient choisi d'ignorer. Heureusement pour nous, la mémoire de Mathieu Mestokosho nous permet de nous réapproprier — bien tardivement — toute une part de notre héritage culturel que nous avons failli laisser perdre.

Il y avait parmi les Innus plusieurs Mathieu Mestokosho, des hommes magistraux, et autant de vieilles femmes parlantes, savantes et souriantes. Fut sauvé ce qui fut sauvé. Ils sont morts et elles sont parties. Mais il en reste quelque chose, une philosophie, des chansons, des sons, de la poésie. Ne reste qu'à écouter, entendre, comprendre, apprendre et apprécier. Discours incantatoire de fierté et d'orgueil, représentation de l'humaine humanité, telle que nous la recherchons tant de nos jours.

Serge Bouchard



Photo : Tous droits réservés

Serge Bouchard est anthropologue. Il a publié *L'homme descend de l'ourse* (Boréal, 1998), *Le Moineau domestique* (Boréal, 2000) et, en collaboration avec Bernard Arcand, une série de recueils de « lieux communs », dont *Des pompiers, de l'accent français et autres lieux communs* (Boréal, 2001) et *Les Meilleurs Lieux communs, peut-être* (Boréal, 2003).

Extrait de la publication